

Soumichat

Patriarcales



1 *Mina, prisonnière de ses illusions*

Patriarcales “Mina prisonnière de ses illusions”

SOUMICHAT

Roman

96 Pages

ISBN :

Dépôt légal :

Couverture et maquette : Louisa L’hocine

! Dédicaces

*Je dédie cette oeuvre à toutes les femmes, et plus
particulièrement à ma mère,
mes grands-mères, ma belle mère, mes soeurs de sang
et mes soeurs et frères
de coeur, qui se reconnaîtront.*

" PROLOGUE "

Alger, la blanche en cette fin des années 1990. Nous étions en pleine période post-guerre-civile après des années de massacres suite à la décennie noire qui s'était abattue sur le pays. J'habitais un quartier mauresque au centre d'Alger à quelques minutes de la Casbah. Jadis, mon quartier sentait bon le jasmin et le chèvrefeuille. La journée, les bâtisses blanches étaient baignées de lumière par un soleil éclatant, et les rires des enfants résonnaient chaque jour en ses ruelles. Chaque ramadan, tous les habitants du quartier se pressaient pour repeindre les murs de notre belle médina. Fraternité, solidarité, et générosité régnaient au sein du voisinage.

Ainsi, malgré la misère économique et sociale de cette époque, les gens vivaient "*heureux*" avant cette terrible période. Ou du moins, ils vivaient en sécurité.

Depuis, plusieurs de nos voisins avaient été lâchement et sauvagement assassinés par les

barbares du GIA. Mouloud notre épicier qui était né et dont les arrières grands-parents étaient eux-mêmes nés dans ce quartier, a été décapité devant sa femme et ses enfants. Notre voisine Leïla, professeur de philosophie au lycée Descartes, a été violée puis décapitée car elle ne portait pas de voile sur son lieu de travail, lorsque les terroristes ont débarqué ce jour d'été 97, année qui fut la plus sanglante de la décennie noire.

Depuis, la vie reprenait peu à peu ses droits, les gens recommençaient à sortir normalement, les plages étaient de plus en plus occupées, et il était à nouveau permis de sortir le soir sans avoir à se soucier du couvre-feu. Le pays restait tout de même transformé : des barrages de police étaient visibles partout et des fouilles de véhicules étaient systématiquement réalisées, ce qui nous rappelait sans cesse cette période épouvantable.

C'est dans ce contexte que je grandis et que je passe la plus grande partie de mon adolescence.

“La Russe”, “la beauté”, “la poupée”, “yeux de biche”, “la merveille”, sont autant de mots et d'adjectifs qui servaient à me déterminer jadis. Il est vrai que mes sœurs et moi jouissions d'une réputation des plus sulfureuses dans notre petit quartier populaire

et conservateur d'Alger. Considérées comme les *“sirènes de la casbah”* nous étions adulées et sans cesse interpellées par les gens du quartier. Notre longue chevelure, notre teint de porcelaine, nos grands yeu[marqués de khôl et nos douces courbes faisaient tourner bien des têtes. Cependant, si nous avions un franc succès auprès de la gent masculine, les femmes du quartier ne nous portaient guère dans leur cœur pour la simple et bonne raison que chez nous, une belle femme est une femme de bonne compagnie mais pas une femme à marier : “Elle est peut-être très jolie mais elle ne sait même pas pétrir une galette ! ; “Tu veu[une vraie femme ou une poupée ? ; “Avec elle c’est sûr, tu mourras de faim et tu vivras dans la saleté mon fils : tu as vu ses ongles ? C’est sûr qu’elle ne fait ni la vaisselle ni la cuisine ! “ ; voilà ce que répondaient la plupart des femmes dont les fils souhaitaient demander nos mains. Cela agaçait fortement mon père qui ne savait plus quoi faire pour caser ses neuf filles, car il est vrai que chez nous, des jeunes filles non mariées sont un fardeau pour la famille. Si nous ne sommes pas fiancées aussitôt sorties de l’adolescence c’est que, comme cité plus haut, quelque chose cloche forcément chez nous. Il est donc indispensable pour

nos familles de nous trouver des prétendants, et ces derniers doivent être “solvables” pour pouvoir nous assumer. Mais cela est également important pour nous car le mariage est la seule issue pour une femme d’acquérir son “indépendance”. Si elle a de la chance et tombe sur un mari tolérant, progressiste et compréhensif, BINGO ! Elle sera sauvée ! Mais si elle tombe sur un mari colérique, tyrannique et égoïste, elle vivra telle une esclave, et sa vie chez ses parents deviendra un délicieu[souvenir. C’est à double tranchant, c’est toi et ton mektoub.

Mon père, Ali dit “*Baba Ali*”, possède un magasin de quincaillerie dans notre quartier. C’est un homme tendre et affectueux[avec nous. Il est aussi très fier : c’est un homme de parole, sa réputation n’est plus à faire dans le voisinage ; il est considéré comme étant l’un des piliers. C’est lui que l’on sollicite lors d’un conflit, lorsque l’on souhaite obtenir un conseil, et lorsque l’on va marier un de ces enfants, mon père est toujours présent.

Il amena une seconde femme à ma mère, mon frère, mes sœurs et moi après à peine cinq ans de mariage. J’étais très jeune à ce moment-là mais je me souviens déjà de la tristesse immense de ma mère qui devait maintenant partager son mari et sa maison avec une

parfaite inconnue.

La vie devenant impossible, la maison fut bientôt coupée en deu[: une partie pour ma mère et ses enfants et une partie pour la deu[ième femme et les siens.

Mon père dormait un jour sur deu[chez nous, un jour sur deu[chez elle.

Si au départ cette vie me répugnait, j'ai appris à vivre avec : à vivre à huit dans une demi- maison, à manier l'art de la débrouille pour assumer mes propres dépenses, à accepter la détresse et la tristesse de ma mère qui faisaient maintenant parties de notre quotidien.

C'était une femme brave, dévouée à ses enfants, sa maison et à son mari malgré sa trahison.

Elle disait toujours *Al Hamdoulilah* et restait très pieuse malgré toutes les difficultés. Néanmoins, lorsque mon père dormait dans l'autre moitié de la maison, j'entendais ses pleurs étouffés dans l'oreiller. Elle pleurait jusqu'au petit matin.

Je l'ai toujours admirée mais je l'ai aussi beaucoup plainte, sa situation me faisait pitié.

Nous étions douze enfants issus de ces deu[unions, neuf sœurs et trois frères.

L'ainé de la fratrie se prénomme Kamel, puis Nawel,

vient ensuite Linda, moi puis, Leïla et Bachir sont les quatrièmes, suivent Salma et Zahra, Maya et Nora, Louisa et enfin Bilel le petit dernier.

Moi je suis Mina, diminutif d'Amina. Je suis celle que l'on sollicite lorsqu'un souci se présente, je suis de bons conseils et toujours à l'écoute. Je suis très maline et j'arrive à me sortir de toutes les situations, aussi délicates soient-elles. J'ai également un goût très prononcé pour la mode. De ce fait, je passe la plupart de mon temps à découper des modèles de vêtements dans les magazines 3 suisses et La redoute que je réalise avec l'aide de ma sœur Leïla, en y ajoutant toujours ma petite touche personnelle : de la broderie, des pins, des boutons colorés... Tout le quartier passe commande auprès de moi pour que je retouche ou que je crée leurs vêtements, sans parler de mes cousines et de mes sœurs qui se servent dans mes placards et qui ne cherchent même plus à en acheter.

Cette année je "prépare" mon baccalauréat. Je ne suis pas vraiment motivée et les études universitaires ne me tentent pas. Je suis une éternelle romantique et je passe mon temps à rêvasser devant les telenovelas, ou dans les romans que j'emprunte à ma sœur Maya, une véritable bibliophile qui sait